

le bulletin de **l'IDATE**

Interactivité(s).

Dérives d'une notion
Lieux et outils
Usages sociaux
Du praxéologique à l'imaginaire
Création(s), écriture(s)
De nouveaux modèles du social ?

JUILLET 1985-N° 20

Sommaire

Présentation

François Rabaté, Richard Lauraire, Francis Kretz	
Dominique Noguez	

Dérives d'une notion

9	L'interactivité saisie par le discours Richard Lauraire, François Rabaté	17
14	Faut-il reprendre de la "notion magique"? Christian Weckerlé	83
	Interactivité et interaction Pierre Sansot	87

Lieux et outils

	Le concept pluriel d'interactivités - l'interactivité vous laisse-t-elle chaud ou froid? Francis Kretz	95
	Vidéodisque et image interactive Jean-José Wanègue	103
	Méthodologie de conception et de réalisa- tion de produits audiovisuels interactifs Marie-Françoise Rotenberg	115
	L'imagerie informatique face à l'interac- tivité Françoise Holtz-Bonneau	133

Usages sociaux

	Quand communiquer, c'est co-opérer Dominique Boullier	145
	Les usages du magnétoscope: de nouveaux modes interactifs? Pierre Séguret	157
	La "radio-interactivité" Bernard Clarens	165
	Fille publique ou fille de joie? Les enjeux de l'interactivité Anne-Marie Laulan	167

L'interactif entre jeu et ludique
Monique du Crest

175

La publicité face à l'interactivité
Marina Ponjaert

179

Du praxéologique à l'imaginaire

L'automatisation de la vie quotidienne : pour une ergonomie de la vie quotidienne
Victor Schwach

189

Flux piétonniers et labyrinthes urbains : approche à l'ordinateur d'une esthétique de l'espace
Claude Lefèvre

199

Analyse systémique de la société comme machine
Abraham Moles

227

De l'espace urbain à l'espace électronique
Alain Lelu

237

De l'interaction à l'interactivité
Anne-Marie Costalat-Founeau

245

Raison technique et "phantaisie" quotidienne
Yves Chalas, Henri Torgue

251

L'interactivité comme exclusion du sujet de la communication
Jean de Legge

261

L'interactivité comme leurre
Philippe Bedeau

263

Le hasard, la croyance et l'interactivité
Adam-Franck Tyar

265

Création(s), écriture(s)

Création interactive
Hélène David

277

Ecriture romanesque et vidéotex
Marc Scotto

283

La raison des épreuves
Jean-François Lyotard
Thierry Chaput

291

Post-scriptum
Elisabeth Gad, Jean-François Lyotard,
Chantal Noël, Nicole Toutcheff

295

**Texte narratif, texte dysnarratif...
texte interactif?**
François Jost

301

Pratique artistique interactive
Fred Forest

309

De nouveaux modèles du social ?

De l'interactivité
Raoul Sangla

315

Interactivité mon amour
Hélène Monnet

317

La simulation technologique et le post-social
Henri-Pierre Jeudy

319

Etre (interactif) ou ne pas être
Marc Guillaume

331

Quand communiquer, c'est co-opérer

Dominique Boullier

Sociologue
LARES, Université Rennes II

La notion d'interactivité qui s'introduit peu à peu dans les études sur les technologies de communication voit sa fortune faite grâce à un indéniable effet consensuel, c'est-à-dire politique : elle permet de traiter une division des modèles de pensée structurant le champ de la communication, plus précisément la division entre technique et social, et partant entre techniciens et idéologues plus ou moins proches des sciences humaines. Cet effet n'est sans doute pas négligeable politiquement mais s'avère désastreux sur le plan épistémologique. S'il faut, pour communiquer entre disciplines ou entre modèles de pensée, se fonder dans un flou idéologique de ce type, c'est qu'on méconnaît les principes mêmes de la communication qui suppose tout autant la capacité d'établir des frontières que celle de les réduire dans un compromis. On comprend que les sciences humaines puissent saisir ce genre de perche tendue par les techniciens lorsqu'on constate leur incapacité à fournir une théorie de la technique, de l'outil, comme capacité humaine.

S'il y a bien urgence à "penser la technique", ce serait sans doute d'un point de vue anthropologique comme ont pu commencer à le faire certains archéologues, historiens et ethnologues, bien qu'ils se soient contentés parfois de généraliser à partir de la masse d'observations qu'ils possédaient ou d'ordonner une successivité nécessairement reconstruite, sans avoir posé le modèle de l'acculturation technique propre à l'homme, ce saut de l'instrument à l'outil. L'urgence ne consiste certainement pas, en revanche, à projeter d'éternels débats idéologiques ("de société") sur

les mutations technologiques contemporaines.

Mais "penser la technique" n'est certes pas facilité par l'usage de notions comme "interactivité" où l'on tend à assimiler, par une analogie rapide, les dialogues homme-machine aux dialogues entre humains. Sans douter de la capacité d'invention des ingénieurs contemporains qui parviendront sans aucun doute à reproduire techniquement des processus analogues à la pensée, de plus en plus complexes, il faut bien admettre que la machine que l'homme construit pour imiter ses capacités intellectuelles ne fournit pas d'éclairage nouveau sur ce fonctionnement intellectuel proprement dit, qu'il soit social, linguistique ou même technique, puisque nous sommes pour l'instant dans l'incapacité d'expliquer globalement la structure de l'aptitude de l'homme à l'outil (1). Or, c'est grâce à cette capacité technique que nous pouvons prétendre parvenir aux mêmes fins : des machines qui parlent, à partir de moyens sans rapport avec les principes du langage humain.

La multitude d'analogies ainsi permise par la notion d'interactivité autorise un glissement systématique vers la métaphore, comme substitut à l'énonciation de concepts (falsifiables, eux) et permet alors de broder à l'infini sur les "réseaux pensants", "l'homme terminal", etc. La fusion des concepts dans la métaphore a ceci d'attirant qu'elle tend à reconstituer l'unité phénoménale et qu'elle permet d'espérer une totalisation théorique à partir d'un point de vue unique, réconciliant l'expérience et la connaissance que l'on en a. Malheureusement, cet humanisme-là s'en-

ferre souvent dans un jeu de miroirs infinis et va à l'encontre d'une analyse qui est nécessairement déconstruction et qui a fait son deuil de l'unité du phénomène, du sujet et de la société.

Nous nous proposons ici d'adopter un point de vue spécifique, épistémologiquement partisan, pour faire apparaître les principes d'une communication appareillée. Aucune prétention à l'explication totale, au contraire: bien d'autres points de vue théoriques sont possibles pour penser les phénomènes observables qu'on associe le plus souvent à "interactivité", et nous ferons un inventaire partiel par la suite pour resituer l'approche présentée ici.

La communication appareillée

La diffusion des "machines à communiquer" et leur position centrale dans les débats de société tant économiques que culturels les constituent progressivement comme terrain acceptable – et nécessaire parfois – pour les sciences humaines: on peut alors se polariser sur leur nouveauté, sur leur spécificité et se préoccuper des transformations culturelles en jeu. Mais ces technologies, aussi évidentes soient-elles, peuvent aussi nous conduire à interroger la définition même de l'appareillage de la communication, sans prendre à la lettre la nouveauté des performances, pour examiner avec un œil différent les pratiques ordinaires et anciennes de communication.

Quand bien même nous admettrions, à tort, mais à titre provisoire ici, que la communication met avant tout en jeu un échange d'informations, nous observons dans notre vie quotidienne de nombreuses situations où l'échange verbal s'écroulerait ou serait fortement transformé s'il n'était pas "appuyé sur" l'usage d'appareils divers. Les "commodités de la conversation" sont restées dans la littérature comme les appareils indispensables à l'activité des Précieuses.

La conversation ne saurait se soutenir sans qu'un dispositif plus ou moins commun soit mis en place pour... soutenir les corps. La chaise ou le fauteuil sont en effet appareils, au même titre que le téléphone, porte-voix, automobile ou téléviseur. Une même rationalité technique y est incorporée: une analyse formelle identique des tâches et des matériaux a conduit à des produits spécifiques. L'utilisateur lui-même doit disposer de ces mêmes capacités d'abstraction technologique pour exploiter l'appareil, même si son exploitation n'est pas celle prévue à l'origine. S'asseoir sur une chaise, c'est aussi faire preuve d'une certaine capacité technique.

Mais, pour revenir à notre exemple de la conversation, c'est aussi s'insérer dans un certain jeu social. Cette exploitation du fauteuil se trouve à son tour mise en forme par l'enjeu de la communication. L'usage (et non plus l'exploitation) des fauteuils sous-tend alors tout le rapport social. La position sur le fauteuil (bien calé dans le fond, très avancé, tout juste effleurant le siège, utilisant les accoudoirs ou non, etc...) fait l'objet d'une transaction, d'une négociation: les rapports sociaux s'y inscrivent et la conversation évoluant, une définition commune de la situation en vient à se constituer qui va permettre provisoirement de s'accorder sur un usage commun des appareils. La proximité des fauteuils, leur orientation, le centre, la périphérie, etc... constituent des indicateurs du rapport de communication qui se joue, tout aussi importants que l'échange verbal. La démonstration éclatante en a été faite lors des préparatifs de la conférence pour la paix au Viêt-Nam: la forme de la table était au centre des débats, non comme témoignage de la susceptibilité des diplomates, mais au contraire comme indicateur de la difficulté à définir ensemble la situation. A travers un accord sur la forme de la table, c'est la capacité réciproque de compromis qui était testée en vue d'une définition commune des conditions de la communication.

La communication ne saurait se résumer à un échange verbal, puisque de nombreuses situations de conversation voient se dérouler l'essentiel du "dialogue" à travers une médiation technique : la communication est non seulement interlocution, mais aussi coopération. Cela ne préjuge pas de la réussite ou non du processus de coopération. La coopération n'apparaît d'ailleurs souvent à l'observateur que lorsqu'il y a malentendu (comme c'est le cas de la conférence sur le Viêt-Nam) ; mais c'est précisément lorsque "ça rate" que le travail ordinaire de coopération inclus dans de nombreuses situations de communication apparaît. Et ce travail (au sens strict en l'occurrence) relève du même mouvement dialectique de la communication entre divergence et convergence, entre frontière et compromis.

D'autres exemples peuvent être pris qui montrent l'enjeu de la coopération au sein même du rapport de communication : "le calumet de la paix" symbolise ainsi un type particulier de signature d'un accord où le langage n'intervient pas. Mais le refus est tout autant significatif. Le calumet de la paix est aussi une "machine à communiquer" qui permet à tout l'éventail des relations de se manifester. De la même façon, la tournée au bar met en scène la relation, les hiérarchies et divisions internes éventuelles d'un groupe et suppose le même ajustement réciproque : coopérer dans cette exploitation d'un espace, d'un dispositif (tables-chaises ou bar, verres) met en œuvre un ajustement progressif et provisoire qui, indépendamment de l'échange verbal (où l'on peut s'opposer violemment ou refuser de se parler), marque un compromis important. Toutes les pratiques de commensalité pourraient faire l'objet des mêmes remarques. C'est dire que l'appareillage de la communication ne peut être réduit aux canaux qui véhiculent de la parole, du texte ou de l'image mais se retrouve dans de multiples situations où intervient l'exploitation d'un dispositif technique.

Ces dispositifs, si anodins qu'on ne les voit plus, sont sans doute plus complexes dans le cas de la CB que nous nous proposons d'examiner, mais l'habitude de l'exploitation conduit parfois les cibistes, comme tous les pratiquants de médiations technologiques contemporaines, à ne plus remarquer les manipulations qu'ils doivent effectuer : l'acculturation à un état de la technique est réussie lorsqu'on en arrive à cette impression d'immédiateté, qu'il s'agisse de trinquer ou de téléphoner. Mais l'aptitude technique reste toujours requise et elle est, de plus, mise en forme par le rapport social dans une coopération.

La coopération

La coopération, comme composante spécifique du rapport social recoupant les activités techniques, fait intervenir la rationalité propre au social (à la personne) : elle est processus où se définissent des frontières abstraites (la division sociale) niées et réinvesties par un compromis, marquées dans des groupes sociaux observables. Chaque définition de frontière se fait selon deux principes : un principe de différenciation (des classes) et un principe d'obligation (des métiers, des charges sociales).

La coopération met en jeu ces deux principes : on peut ainsi observer comment les cibistes se distinguent de "l'autre" à travers des "fabriques" spécifiques et comment ils prennent en charge autrui de façon inégale à travers des "modes de production". Par "fabriques", nous voulons désigner, à la suite de Gagnepain, cette face du style où chacun appose sa marque sur le produit : y apparaissent alors toutes les propriétés sociales relatives de l'auteur, constituées dans le rapport social, dans le jeu même du classement. Le concept de "modes de production", non analogue à sa définition marxiste, désigne précisément, non plus le rapport social comme distinction, mais comme contribution, que chacun apporte néces-

sairement en faisant à la place de l'autre, pour autrui : contribution, charge sociale toujours construites dans l'inégalité, où certains contribuent plus que d'autres à l'élaboration du patrimoine dans le style.

La description des fabriques et des modes de production peut être infinie, au-delà des cristallisations historiques les plus remarquables : toutes les situations de communication contribuent à l'histoire, en contraignant à une redéfinition réciproque du compromis de styles (sur ses deux faces). Plutôt qu'à un inventaire des matérialités observées, c'est à leur structuration, au processus de coopération à l'œuvre qu'il faut s'attacher. Les observations faites dans le monde des cibistes sont ici organisées de façon à mettre en évidence ce processus double de coopération.

La coopération en CB (2)

L'un des premiers traits qui différencie la CB de la radiodiffusion ou du téléphone, consiste en la possibilité de transmettre et de recevoir, mais cela alternativement. Dans les deux cas, une activité technique est requise, où se marquent des aptitudes diverses mais aussi des propriétés sociales.

Le débutant s'en rend compte rapidement, toute l'interlocution suppose une coopération, y compris dans l'écoute. Pour parler au téléphone, il faut tenir le combiné – pour la plupart des appareils actuels – mais le passage de l'écoute à la parole n'est pas marqué par une intervention technique particulière. Dans le cas de la CB, parler suppose d'appuyer pour enclencher le système d'émission : la coordination de ces deux activités n'est pas spontanée, au même titre que le débrayage en passant une vitesse pour la conduite automobile. Plusieurs fois, le débutant se fait prendre à réagir à une phrase de son interlocuteur en oubliant d'appuyer sur son micro, ou à relâcher la "pastille" avant d'avoir fini de parler. Pendant tout

le temps de l'émission, on doit appuyer. De plus, on ne peut rien entendre, pas même sa propre voix telle que d'autres peuvent la recevoir : l'émission se fait dans un vide sonore total et réalise à chaque fois l'effacement de l'autre, ce qui ne manque pas d'être inquiétant et justifie la nécessité pour l'autre d'assurer en retour de la bonne réception du message ("OK pour ça..." "Rodger", etc...). Mais cette dernière contrainte relève alors de la marque de la technique sur le rapport social alors que nous étudions pour l'instant la relation inverse.

Pendant l'émission même, il est possible de faire varier le dispositif employé : suppression d'un ampli, ajout d'une chambre d'écho, rotation d'antenne, etc. et bien des conversations consistent à tester les conditions de réception (Et si je fais ça, là, c'est mieux?... Attends, je coupe mon micro-compresseur...).

Autre élément de l'activité technique associée à l'émission et à la parole, le contrôle des instruments. Certains indicateurs de fréquence perfectionnés permettent de vérifier la stabilité du "calage" sur un canal ; en BLU, l'émetteur peut voir le signal du potentiomètre varier suivant la force de sa voix. Toute activité visuelle directement technique est associée à l'émission et l'on conçoit qu'il y ait une nécessité de s'accrocher à quelque témoin pour être sûr de son effet, puisqu'encore une fois on parle "dans le vide !"

L'écoute elle-même ne doit pas être réduite à une attitude passive de la part du cibiste : il doit, en effet, allumer son poste, choisir un canal. Mais parfois l'activité technique va bien plus loin et s'exerce en permanence. On peut, en effet, choisir de ne recevoir qu'à un certain niveau de puissance du signal : grâce au "squelch", tout ce qui est trop faible est coupé. Le choix du canal est rarement définitif : si l'on veut suivre une conversation, ou chercher quelqu'un, on change de canal, voire même on fait des "tours de galette" (on passe tous les canaux en revue). Pendant la conversation en BLU, il faut utiliser le "clarifier"

pour obtenir la meilleure réception selon l'interlocuteur : le cibiste est en fait toujours en position de manipulation de son appareil pendant l'écoute. D'autant que cette activité soutient l'attention et permet la connexion généralisée avec une multitude de conversations à la fois. Ce "braconnage" n'a pas de principe établi et permet de se composer un parcours propre d'écoute, de la même façon que le livre, comme produit, permet quantité d'exploitations où le lecteur réinvente l'ouvrage à sa manière (lire la table des matières, les légendes, les notes, certains passages au hasard, etc... plutôt qu'une lecture "ordonnée"). Il en serait de même pour l'activité qui consiste à regarder la télévision : le changement fréquent de canal a été facilité par la télécommande et permet déjà de composer un programme unique en son genre, lié à l'humeur, à la recherche permanente du déclic, à une certaine insatisfaction aussi et à la crainte de manquer l'événement. Les cibistes pratiquent l'écoute selon ces mêmes principes et sont en fait toujours actifs. Mais il faut remarquer que différents styles d'écoute sont possibles, socialement marqués, et que chaque écoute est une fabrique classante dans le jeu des différences sociales. On peut ainsi reconnaître parmi ses proches, l'utilisateur précédent du livre qu'on emprunte : on y découvre des notes, des graphismes, mais aussi des plis, des pages écornées, des marques différentes, des tâches, etc... Malgré tout le soin apporté, l'activité technique qu'est la lecture s'imprime dans le produit, et signale des usages et des usagers spécifiques. La "trace" de l'usage n'a pas cette matérialité en CB, mais différents styles d'écoute peuvent être dégagés :

- Le bruit de fond. La CB (comme la radio ou la télé) fonctionne en permanence pendant que le cibiste pratique une autre activité.

- Les "oreilles sales". Ce style d'écoute suppose un suivi d'une conversation particulière en contrant les tentatives d'isolement éventuelles des interlocuteurs.

- La performance. L'écoute des conversations longue distance cherche à atteindre la performance, au même titre que l'émission, et suppose une activité technique intense, d'autant que les conditions météorologiques (la propagation) peuvent faire varier énormément la réception pendant la même conversation.

- Le professionnel. Certains groupes de cibistes se sont voués à la cause de l'écoute permanente dans un but d'assistance. Ce style d'écoute est particularisé puisqu'il occupe même un canal spécifique (canal 9 localement) et se limite délibérément à une écoute stricte.

Ecouter ou parler par l'intermédiaire d'un poste CB délimite un espace social variable mais unifié par un trait commun : tout correspondant (qu'il écoute ou qu'il parle) doit posséder un appareil identique, c'est-à-dire au minimum un récepteur d'ondes hertziennes. D'emblée, un groupe social se distingue et les rencontres au hasard qu'on peut faire sur la CB sont conditionnées par la possession de cet appareil : on ne communique donc pas avec "n'importe qui" mais avec un réseau connecté, dont on ne peut préciser les limites par avance, mais qui est déjà socialement sélectionné, malgré l'universalité vantée par les cibistes militants.

Mais pour émettre comme pour recevoir, il faut faire de nombreux choix techniques qui sont autant de choix sociaux. Le cibiste doit en effet choisir un mode de modulation (AM-FM-BLU) qui le classera d'emblée dans un réseau en le coupant des autres.

Seconde possibilité de marquage social à travers le dispositif adopté : la puissance. Adopter un modèle d'antenne, ajouter un amplificateur ou non, choisir un site, etc..., nombreuses sont les variations de puissance permises par des combinaisons d'appareils divers.

D'autres combinaisons d'appareils permettront d'améliorer la "radio", c'est-à-dire le confort acous-

tique de la réception, grâce à des chambres d'écho, par exemple.

Le troisième dispositif de sélection sociale est constitué par les canaux. Pour converser, il faudra au moins se trouver sur le même canal : certains en possèdent plus que d'autres, certains n'utilisent jamais tel ou tel canal pour des raisons techniques diverses qui sont, là encore, raisons sociales malgré elles.

Chaque fabrique délimite un espace social qui, loin d'être unifié, se caractérise par sa fragmentation, sa particularisation extrême (bien différent en cela de la téléconvivialité) tout en conservant la possibilité de passer plus ou moins d'un fragment à l'autre. Mais chaque groupe et chaque cibiste se distingue aisément par l'adoption d'un dispositif particulier qui peut comporter le plus grand nombre de possibilités, mais qui marquera pourtant la spécificité de l'émetteur.

Certains se particularisent alors à outrance et chercheront délibérément à être reconnus par les propriétés techniques de leur fabrique (ex : des "breaks" faits avec un "jingle" musical). D'autres se fondront dans l'anonymat en adoptant un profil supposé "moyen", mais ne parviendront pas à éviter le particularisme. Il faut même insister là encore sur le goût prononcé des cibistes pour la distinction à travers leur fabrique. Le succès des divers "gadgets" pour "perfectionner" les dispositifs, le souci constant de bricoler, transformer, échanger les appareils eux-mêmes, indiquent bien l'enjeu de classement social qui structure ces usages techniques. "L'objectif" de ces bidouillages n'est pas une meilleure réception ou émission, pour une meilleure compréhension : leur variation incessante s'explique par le jeu des classements sociaux eux-mêmes qui tantôt vont pousser à s'assimiler aux radio-amateurs en faisant de la CB avec des appareils ultra-perfectionnés, tantôt vont au contraire affirmer une volonté de simplicité. A chaque fois, se signale un nouveau compromis, une nouvelle frontière, un jeu de distinction, une particularisation qui

est incorporée nécessairement à l'échange.

Ce jeu des classements s'organise en hiérarchie et des groupes plus ou moins stables tendent à se constituer autour d'une fabrique commune, toujours relative. Mais cette définition d'un style commun n'est pas jouée d'avance et suppose des ajustements nombreux : elle n'est pas non plus l'œuvre égale de tous les participants. Certains sont amenés à gérer la coopération : ces délégations constituent des modes de production spécifiques, parties intégrantes du style adopté.

Les possibilités de choix techniques entre différents modes de modulation, différents canaux, rendent indispensable la définition dès le début de l'échange d'un compromis sur la fabrique et sur le mode de production. Cet accord pour définir un style n'est pas l'objet d'une négociation explicite mais, dès les premiers contacts, l'un se trouve en position de gérer pour l'autre cette définition commune.

Les cibistes doivent d'abord coopérer pour créer leur lieu commun distinct de la masse des cibistes ; il faut choisir un canal, et tous pensent cette opération comme un déplacement spatial. L'absence de terminologie pour décrire le passage d'une fréquence à une autre joue dans l'emploi systématique de vocables se référant à un espace, à un mouvement :

- "Ok, d'accord, bouge pas, je vais faire un petit tour en USB (=BLU) pour voir si elle est sur la fréquence.
- Oui, oui, j'attends, j'écoute".
- "Attends, on va descendre sur le 11, essayer de choper Xavier, ok ?
- Ok, d'accord, je vous suis mes grands, je te suis, du moins... ! (...)"
- "Ok, ben si vous voulez, on remonte sur le 12".
- "J'étais parti sur le 415 pour essayer de trouver X. Je demandais s'il était en haut, donc j'ai pas la réponse, mais ils ne sont pas là-haut".

Un espace commun permettant la conversation (et en faisant partie intégrante en même temps) porte bien sur un transport dans un lieu approprié: les extraits présentés montrent déjà l'inégalité des prises en charge dans l'institution de ce style commun. Certains entraînent les autres, prennent des initiatives, agissent pour eux.

La définition commune de la situation se trouve en jeu dès le changement de canal après une réponse sur le canal d'appel. Cette seule manœuvre suppose une compétence technique et une répartition des tâches: qui va prendre l'initiative? Déjà se dessine un mode de production dans cette seule décision. Parfois, le choix peut être très long à faire, personne ne voulant mettre l'autre en dépendance: choisir de faire un "QSY", c'est déjà supposer que la conversation peut avoir lieu. Certains préfèrent rester sur le 27 (canal d'appel) en faisant comme si ils n'avaient rien à se dire, en évitant de s'engager pour établir clairement une coopération dans le choix d'un lieu propre (cf. la différence entre croiser quelqu'un dans la rue, le saluer et lui proposer d'aller prendre un verre: le refus de l'autre ne manque pas d'être interprété comme mise à distance). Le plus généralement, chacun laisse à l'autre la responsabilité du choix, ce qui peut durer longtemps à travers des expressions comme "canal de ton choix". D'autres formules sont plus insistantes: "Tu me prends sur le 22 s'il te plaît?" Tu peux passer sur le 39?" L'autre répond invariablement: "Ok, c'est parti pour moi".

La responsabilité du choix du canal suppose une prise en charge et la volonté de continuer l'échange, mais elle peut produire des signalements sociaux importants: choisir un canal que l'autre ne peut atteindre, ou un canal qu'il considère comme dévalué, par exemple.

"Si tu veux, tu fais un tour de galette, mais ne dépasse pas les 22 pour que je puisse te récupérer après. Ok, à tout de suite.

- Oh, le petit, t'as qu'un 22.
- Ben oui, ben qu'est-ce que tu veux".

Mais changer de canal, c'est aussi prendre le risque de ne pas se retrouver, il faut avoir bien compris le canal, il faut que l'autre ne profite pas de l'occasion pour "faire comme si" ils s'étaient perdus.

Il s'agit toujours de trouver un "bon coin", de se l'aménager et de s'ajuster pour cela: la conversation va être sans cesse marquée par cette nécessité de construire un espace propre, de créer un confort pour la conversation elle-même. Ce qui provoque chez le profane une impression de discussion "creuse" ou "vide", alors que tout se passe dans la coopération, dans le style commun adopté selon un mode de production spécifique.

Certains adoptent une démarche explicite d'appropriation d'un canal: le canal d'appel devient de moins en moins le lieu de rencontres imprévues. Il existe déjà trois canaux d'appel (le 27, le 11, et le 19 pour les routiers), mais beaucoup de cibistes se donnent rendez-vous sur un "canal habituel" fixé par avance. Ils tendent pour certains à définir un mode de production où ils prennent en charge le choix de l'espace commun et le font coïncider au leur:

- "Kaya et Leda, je vous proposerai bien le 38 maintenant, il n'y a plus personne, et puis j'affectionne particulièrement ce canal.
- Ok, c'est parti pour le 38. Kaya, tu suis?
- Ok ouais, c'est parti.
- Voilà, bon, bien nous voilà de retour".

Comme si l'on rentrait chez soi, comme si l'on invitait des amis à son domicile. D'autres sont plus prudents dans leurs affirmations mais procèdent de façon identique: "Nous campons sur le 415 mais ce n'est pas notre canal". On observe une coïncidence très nette entre la répartition des obligations concernant les savoirs et les modes de production (qu'il s'agisse des canaux ou des tours de parole). Quelques

leaders tendent à s'organiser à la fois comme porte-parole et comme "porte-faire". La gestion de l'espace commun peut ainsi être faite systématiquement par une délégation à quelques uns.

Cette aptitude à coopérer peut être sollicitée plus activement lorsqu'il s'agit de faire un parcours des canaux ensemble, et non de trouver un "bon coin" seulement.

- On va aller voir si X y est.
- Ok, Ok, ouais, mais comment on fait pour se retrouver?
- Ben, écoute, on monte vers le 20-21-22-23 et puis, si on ne le trouve pas, on redescend sur le 12. Ok?
- Ok, ben on va d'abord sur le 20.
- Ok, d'accord.
- (sur le 20) - Christine.
- Ouais, y a personne.
- On va sur le 21.
- Ok.
- (sur le 21) - Ok personne, on va sur le 22.
- Ok.
- (sur le 22) - Ok, personne non plus... t'es là?
- Christine?
- Ouais, on descend sur le 12, ou bien on continue un tour de galette pour voir et on se retrouve sur le 12?
- Ok, ben dès que t'as fini ton tour de galette et moi aussi, on se retrouve sur le 12". Pour bien des profanes, voilà tout à fait le type de conversation "pauvre" de la CB. En fait, il s'agit ici de "faire ensemble" et cette coopération marque une réelle communication. Mais, là encore, l'une des deux interlocutrices prend nettement l'initiative et organise la production en guidant l'autre. La virtuosité des deux cibistes n'en est pas moins à signaler.

D'autres répartitions des tâches sont possibles : un cibiste reste sur un canal pendant que les autres vont chercher quelqu'un, un autre va transmettre un message à un cibiste sur un autre canal, d'autres restent

en écoute permanente, etc...

Parfois, le souci de coopérer est pris en charge par l'un des interlocuteurs qui ne cherche qu'à maintenir le lien pour pouvoir continuer à régler ses comptes avec le partenaire-adversaire.

A. - "Ce que je remarque, c'est que vous amenez beaucoup d'emmerd' à beaucoup de gens sur vos propres problèmes, alors va falloir qu'on discute sérieusement et en fréquence parce que j'en ai rien à foutre. C'est parti, là, ça commence.

B. - Ok, alors primo, je vais te dire, j'apprécie pas qu'on téléphone à mes parents (...).

A. - Ok, bon ben, je réplique et justement je voulais t'en parler de ce truc là. Mais dis donc, ton Katsumi (3) te gêne? Y a des tourterelles, faut faire quelque chose.

B. - (...) De toutes façons, ceux qui sont contre moi, j'en ai rien à balancer (...). Je ne ferai pas de cadeaux, on ne m'en a pas fait (...). S'occuper de la vie privée des gens, ça ne les regarde absolument pas (...). J'aime pas qu'on me parle de haut.

A. - Ok, bon, ben moi, pour l'instant, je te demande de virer ton Katsumi, parce que là il est très mal réglé, j'ai beaucoup de mal à te comprendre, t'es d'accord ou pas?"

Le micro produit un trémolo permanent ou un ronflement analogue au roucoulement des tourterelles. Le réglage va durer plus d'une demie-heure avant que le règlement de comptes puisse reprendre.

La coopération doit être ainsi dissociée du "contenu" même de la conversation : qu'elle soit amicale ou très conflictuelle, il faut produire ensemble un minimum de conditions "matérielles" pour la soutenir, selon une organisation différente à chaque situation. La coopération n'est pas un but à atteindre, ou un préalable : c'est dans le mouvement même de la

conversation que se délimite un mode de production où l'on prend en charge l'autre, parfois réciproquement, mais toujours inégalement. Il y a un art de "bien régler ses comptes" au cours d'une conversation, où les deux partenaires doivent produire les conditions communes à l'affirmation de leur divergence radicale. C'est d'ailleurs ce paradoxe qui constitue toute la difficulté de la cohabitation entre cibistes, où la rencontre suppose avant tout la possibilité d'affirmer sa divergence irréductible : mais sur la CB il faut toujours trouver un compromis quant à la coopération, à l'activité technique commune élémentaire.

Autres pistes

Les exemples tirés des échanges entre cibistes ne prétendent pas à l'exhaustivité mais veulent seulement éviter deux écueils dans la caractérisation de la communication appareillée :

- L'échange met en œuvre une activité technique qui devient parfois l'objet même de la communication : les médiations que sont "les technologies de communication" ne disparaissent jamais malgré l'effet paradoxal d'immédiateté qu'on veut leur prêter. Cette coopération, partie intégrante de la communication, porte parfois sur d'infimes pratiques et ne dépend pas de la complexité ou de la nouveauté de l'outilage.

- S'il faut contester cette illusoire disparition de la médiation technique, on ne peut pour autant réduire l'échange comme coopération à cette seule dimension, sans remarquer les enjeux sociaux qui modèlent les styles observables. Les choix de dispositifs, des plus élémentaires aux plus sophistiqués, de l'usager à l'ingénieur, sont pris dans le jeu social qu'est la coopération, à la fois classement formel, distinction, établissement de frontière, altérité radicale, et, dans le même mouvement, compromis apparaissant dans des styles observables, classés, plus ou moins communs. Cette capacité de coopération s'exerce doublement

comme jeu des différences et jeu des obligations.

- Mais plusieurs possibilités d'investigation différentes existent pour traiter le même matériau, ces phénomènes de communication appareillée qu'on croit parfois expliquer en totalité à partir d'un seul point de vue. Indiquons quelques pistes pour montrer la fécondité d'une déconstruction systématique.

- Les conversations qui nous ont servi à illustrer notre propos ne sauraient se réduire à la coopération. Comme pour toutes ces médiations technologiques qui traitent de la langue (écrite ou parlée), la communication relève aussi d'un échange de langues : elle est interlocution. Il faudrait encore ajouter qu'elle met en jeu nécessairement un consensus (non comme "accord", mais comme processus) constitué comme échange de codes.

- Les échanges par l'intermédiaire d'un appareil peuvent être formalisés par le langage, mais ne le sont pas tous : les signaux de toute sortes (de la sonnerie du téléphone au sifflement), ainsi que les icônes, relèvent d'une autre analyse, sémiotique mais non linguistique. Les usages de la CB donnent lieu ainsi à nombre d'échanges où la coopération entre en jeu sans interlocution (du concours de bruitages au "jingle" musical qu'on lance pour s'annoncer).

- La communication n'est pas toujours coopération : ainsi, dans notre exemple de la tournée au bar, l'analyse des distances respectives relève d'une proxémique, où l'exploitation d'un appareil peut ne pas intervenir. La relation met en jeu alors des capacités de motricité naturelle, certes marquées socialement, mais non appareillées. La négociation d'une distance convenable fait intervenir les mêmes processus sociaux, qu'elle se déroule en face-à-face sans appareillage ou par téléphone, ou sur la fréquence du citoyen : mais l'absence d'une médiation technique nécessite un autre registre d'analyse où n'intervient

plus une production.

- Pour établir cette distinction, il conviendrait d'avancer dans la définition même de cette capacité d'outil propre à l'homme. Les différentes technologies de communication pourraient être un terrain de construction d'une ergologie, bien que leur complexité contribue à la confusion des plans d'analyses et que les enjeux socio-économiques rendent les techniciens avides d'analyses ergonomiques, qui prétendent optimiser et réguler les rapports de l'homme et de la machine sans jamais avoir posé le principe structural de l'outil comme capacité humaine spécifique, comme traitement culturel de l'instrument (du rapport moyens-fins). Cette analyse ergologique pourrait, s'appliquant à la CB par exemple, montrer les procédures de définition des tâches (transmission du son à grande distance) et l'analyse des matériaux qui est faite dans le même temps (l'atmosphère, le son, l'électricité, etc...).

- Le point de vue adopté ici ne rendait compte que d'une intersection de rationalités, la technique et le social, et plus précisément des modalités d'inscription du social dans la technique, et plus précisément encore en limitant les exemples à l'exploitant du matériel produit, sans s'intéresser à l'exécutant (ou "producteur", "fabriquant"), bien qu'on ne puisse penser l'un sans l'autre et que l'exploitant, comme nous l'avons vu, soit autant actif dans la production que l'exécutant. L'usage (social) marque et imprègne l'exploitation (technique) pour la retraduire en termes de styles socialement caractérisables.

Mais on doit aussi envisager la relation inverse, celle où la technique s'inscrit dans le social, le modèle, celle où l'exploitation imprègne l'usage. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'observer comment la communication se marque dans des usages spécifiques d'un outil (la coopération), mais comment l'appareil définit, caractérise, modèle la communication.

Cet appareillage de l'être relève d'une schématique, "appareillage du corps (...) par où nous aménageons l'espace et le temps de notre être?" (4). Cette mise en forme spécifique apparaît dans l'habit et dans l'habitat, mais aussi dans l'automobile ou... dans la "Citizen band" et d'autres technologies de communication. La nouvelle peau radio-électrique que l'on peut ainsi se créer varie selon les possibilités techniques adoptées: puissance, nombre de canaux, mode de modulation, peuvent alors être analysés de ce point de vue comme autant d'outils de délimitation d'un nouvel espace, offrant puissance mais aussi contraintes particulières. Les cibistes associent, dans toutes leurs expressions, le réseau hertzien à un espace et le changement de canal à un déplacement. Cette déconnexion (relative) du corps dans l'investissement d'un espace ne manque pas de transformer la médiation technique en expérience de toute-puissance, mais aussi d'abstraction radicale des identités. On rejoint alors une problématique des effets des technologies de communication sans pour autant souscrire au déterminisme technologiste qu'elle suppose souvent. Les propriétés du medium "CB" (la phonie, l'aléa, la publicité) modèlent alors le rapport social: la communication consiste à en exploiter les potentialités (l'anonymat, la réduction à la voix) tout en limitant les contraintes qui découlent des mêmes caractéristiques. Ainsi, pour restreindre l'aléa provoqué par la variation des conditions de propagation, on perfectionne son dispositif technique et on s'assure en permanence verbalement de la réception, du maintien du lien.

C'est un travail de déconstruction des rationalités en œuvre dans la communication qui s'impose et notamment dans l'analyse spécifique des intersections entre la technique et le social: les marquages sociaux et les enjeux de la communication passent par des choix technologiques (une coopération), mais inversement une médiation technique, telle que les télécommunications, permet d'étendre l'espace per-

sonnel selon des propriétés spécifiques à chaque dispositif.

Les rapports technique-social peuvent au moins être étudiés selon ces deux orientations : c'est dire à quel point la reconstitution de la totalité phénoménale ne relève pas des sciences humaines, nécessairement analytiques.

Notes

(1) C'est pourtant ce travail de défrichage épistémologique qu'a entamé, seul, Jean Gagnepain, en fournissant les bases d'une ergologie, comme discipline à part entière des sciences humaines. Jean GAGNEPAIN. *Traité d'épistémologie des sciences humaines*. (T. 1: Du signe, de l'outil). Pergamon Press, Paris, 1982.

(2) Nous reprenons ici des observations réalisées dans le cadre d'une étude sur la CB, menée en 1984 pour le CCETT. "L'impossible fraternité des ondes. La communication cibiste". Rennes, LARES, 1985, 331 p.

(3) Dispositif particulier adapté sur le micro.

(4) Jean GAGNEPAIN. *Op. cit.*, p. 193.